

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Deux mots à propos de l'Odyssée (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 214-220

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Deux mots à propos de l'Odyssée (II)

III. **Pénélope en face d'Ulysse**

(XXIII, 85-112)

Le lecteur qui attend, depuis plus de dix mille vers, le moment où se rencontreront les deux époux risque d'être un peu déçu, au premier abord, tant est grande la discrétion et la retenue du poète. Pour notre part, avant de lire le texte, situons-le brièvement.

Ulysse, sous l'apparence d'un vieux mendiant loqueteux, s'était fait reconnaître de son fils Télémaque. Avec son aide, il avait massacré jusqu'au dernier tous les prétendants, au cours d'un de leurs banquets nocturnes. Il a fait ensuite emporter les cadavres et nettoyer la salle, mais il n'a voulu ni se laver lui-même ni se changer : il restera comme il est pour recevoir Pénélope que la nourrice est allée prévenir.

Avertie de ce qui s'est passé, Pénélope refuse d'abord d'y croire.¹ Puis, dans le transport de sa joie, elle saute au bas de son lit. Mais le doute aussitôt la reprend : un homme seul, quand ce serait Ulysse en personne et secondé par son fils, n'aurait pas réussi à venir à bout des prétendants ; ce ne peut être que l'œuvre d'un dieu. Cependant, le cœur partagé entre l'incrédulité et l'espoir malgré tout, elle s'en tire par cette subtile dérobade : « Quoi qu'il en soit, allons retrouver **mon fils**. » (v. 83)

¹ Elle n'a rien entendu parce que tout s'est déroulé de nuit et que la déesse Athéna l'avait plongée dans un profond sommeil : « Je n'ai jamais si bien dormi, dit-elle, depuis le jour où Ulysse s'en est allé là-bas voir cette Troie de malheur. » (23, 18-19)

Et voici le texte d'Homère, traduit toujours au plus près de la fidélité littérale.

- 85 Elle descendit de l'étage. Son cœur était grandement
Troublé : allait-elle de loin interroger son époux,
Ou, s'approchant, lui prendrait-elle, pour les baiser, la tête et les mains ?
Lorsqu'elle fut entrée et qu'elle eut franchi le seuil de pierre,
Elle s'assit alors en face d'Ulysse, à la lueur du feu,
90 Contre le mur opposé. Lui, près de la haute colonne,
Était assis, les yeux baissés, attendant si lui dirait quelque chose
Sa vaillante épouse quand elle le verrait de ses yeux.
Mais elle restait assise, en silence, longtemps : la stupeur avait envahi son âme.
A le voir, tantôt ce visage ressemblait à Ulysse,
95 Et tantôt elle ne le reconnaissait pas sous ses misérables vêtements.
Télémaque prit la parole en l'interpellant vivement :
« Ma mère, méchante mère qui as un cœur cruel,
Pourquoi rester ainsi loin de mon père et non pas, près de lui
Venant t'asseoir, l'interroger, lui parler ?
100 Aucune autre femme, d'un cœur inflexible,
Ne se tiendrait loin de son mari qui, après avoir tant souffert,
Lui reviendrait au bout de vingt ans, dans sa patrie.
Mais toi, tu as toujours un cœur plus dur qu'une pierre. »
La sage Pénélope lui répondit :
105 « Mon enfant, mon cœur dans ma poitrine est saisi de stupeur ;
Je ne peux dire un mot, ni l'interroger,
Ni le regarder en face au visage. Mais si vraiment
C'est Ulysse qui revient à la maison, certainement tous deux
Nous nous reconnaitrions l'un l'autre, et c'est mieux ; il y a en effet pour nous
110 Des signes secrets que nous deux connaissons, et personne d'autre. »
Elle parla ainsi. Alors sourit le noble et patient Ulysse,
Qui se hâta d'adresser la parole à Télémaque...

A) La mise en scène

Lorsqu'il s'agit de planter un décor et d'y placer les personnages, Homère use de moyens qu'on ne pourrait pas imaginer plus simples. Ici, comme partout, il n'y a aucune recherche, même pas dans la volonté de dépouillement : rien ne manque, mais chaque élément est si bien à sa place qu'on risque de n'y même pas faire attention.

Au centre de la grande salle, l'autel où brûle le feu qui est, à cette heure de la nuit, la seule source de lumière. Autour du foyer, les quatre grandes colonnes qui soutiennent le toit. Près d'une de ces colonnes, Ulysse sur un fauteuil,

bien visible à la lueur de la flamme. Pénélope, à peine entrée dans la pièce, s'est assise contre la paroi, loin d'Ulysse, mais bien en face de lui. Les yeux baissés, lui ne la regarde pas, tandis qu'elle le scrute anxieusement, ne sachant que penser.

Et bien sûr aucun des assistants (on nous avait dit précédemment qu'il y avait là presque toute la maisonnée) ne fait un geste ni ne prononce un mot. C'est comme si chacun retenait son souffle et que le poète les ait oubliés : on a vraiment l'impression que la femme et le mari sont seuls avec, tout juste, debout un peu à l'écart, leur fils qui ne comprend rien et s'impatiente. L'immobilité et le silence se prolongent : elle ne le quitte pas des yeux, il ne la regarde pas, et cela dure, et Télémaque attend toujours.²

B) Le dialogue

Ses personnages une fois placés et le silence ayant duré ce qu'il devait, Homère enfin passe au dialogue.

Télémaque On n'est pas surpris que Télémaque soit le premier à rompre un silence qu'il trouve interminable. Tout à la joie d'avoir retrouvé son père, tout excité surtout du combat victorieux qu'il vient de livrer avec lui contre les prétendants, ce jeune homme de vingt ans, qui se prend pour un homme, n'y tient plus.

On ne peut guère ne pas être choqué par la dureté des reproches qu'il adresse à sa mère, et pourtant le poète nous a dès longtemps préparés à la comprendre. Il nous a prévenus en effet que Télémaque vient à peine de sortir de l'enfance, nous dirions de l'adolescence. Au début de l'Odyssée, il a fallu Athéna en personne pour le révéler à lui-même : « Laisse les jeux d'enfants ; ce n'est plus de ton âge. » (1, 296-7) Il a très bien compris et, comme s'il n'avait attendu que cela, il va étrenner immédiatement cette autorité toute neuve qu'il se découvre. Mais c'est à l'égard de sa mère (déjà !) qu'il va en faire l'essai, durement et maladroitement.

² On imagine ce que cela donnerait au cinéma. La clarté mouvante de la flamme, les deux personnages qui ne bougent pas, sans autre lien que l'insistance du regard de l'un vers l'autre, aucun mouvement de caméra, aucun bruit, surtout aucune musique : un silence non pas tendu, mais intensément vivant.

En effet, comme Pénélope était descendue de sa chambre pour faire des remontrances à l'aède et aux prétendants³, Télémaque la renvoie sans ménagement s'occuper de ce qui la regarde : « Rentre dans tes appartements et reprends les travaux qui conviennent aux femmes... ; la parole, c'est l'affaire des hommes, la mienne surtout, moi qui suis le maître dans cette maison. » (1, 356-9) Il y a de quoi être scandalisé, mais le poète note simplement que Pénélope, très étonnée de cette réaction, remonte chez elle sans rien dire.⁴

Comme encouragé par ce premier acte d'autorité, Télémaque s'adresse ensuite aux prétendants pour leur signifier sèchement qu'il en a assez de leur présence chez lui : « Quittez cette maison, allez banqueter ailleurs, mangez vos biens à vous, en vous invitant les uns les autres. » (1, 374-5) Alors « tous s'étonnaient de l'audace avec laquelle il leur avait parlé » (1, 387) — mais, bien sûr, rien n'allait changer.

« Ce n'est plus un enfant », « je ne suis plus un enfant » : ces phrases reviennent un peu partout dans les premiers et les derniers chants de l'Odyssée. Mais s'il a désormais conquis l'assurance d'un homme, Télémaque est loin d'avoir la sagesse et la maîtrise d'un adulte. Ainsi par exemple, lorsque Pénélope a promis d'épouser celui des prétendants qui pourrait tendre l'arc d'Ulysse⁵, il ne doute de rien et revendique d'essayer le premier, précisant que s'il réussit, sa mère restera comme elle est. Mais après trois tentatives infructueuses, il doit abandonner ; déçu et sans doute un peu penaud, il s'avoue en lui-même : « Hélas, je suis encore trop jeune et ne peux me fier à la force de mes bras. » (21, 130-132)

Tel est donc notre Télémaque : un garçon généreux, bouillant et impatient, injuste et sans nuance comme on l'est facilement à cet âge, mais plein de cœur dans tous les sens du mot. Malgré la dureté de certaines paroles à

³ Cf les vers 1, 336-340 analysés précédemment.

⁴ Homère ajoute encore qu'elle « déposa dans son cœur les sages paroles de son fils ». Si ce n'est pas manquer de respect envers l'évangile, on pourrait discrètement évoquer ce que dit saint Luc de Marie après la première parole de Jésus au temple de Jérusalem : « Sa mère [qui n'avait pas compris] conservait tous ces événements dans son cœur. » (Lc 2, 51) D'un côté comme de l'autre, on a une mère surprise de la première manifestation d'indépendance de son fils et qui songe comment elle devra s'adapter à cette situation nouvelle.

⁵ Elle espère bien que personne n'y réussira, mais c'est le dernier subterfuge qu'elle ait trouvé ; elle le disait peu avant : « Je ne sais comment éviter le mariage, je ne vois plus qu'inventer. » (19, 157-8)

l'égard de sa mère, il ne faut pas oublier qu'il montre pour elle, dans toute l'œuvre, autant de tendresse que de respect: s'il a osé tout à l'heure l'épreuve de l'arc, c'est, comme il le disait lui-même, « pour n'avoir pas le chagrin de voir ma mère vénérée quitter cette maison et s'en aller vers un autre mari. » (21, 115-116)

« Vers un autre mari ! » Alors il ne comprend pas qu'en étant maintenant en face du mari qui est le sien depuis toujours, Pénélope adopte une attitude si étrangement réservée. Finalement, Télémaque est encore, dans un sens, un enfant qui a besoin de ses parents, de sa mère et de son père. Il faut le comprendre : n'ayant jamais eu de père et venant de le découvrir, il a hâte d'être le fils non seulement d'une mère mais d'un vrai couple, quitte à brusquer les choses. Sans compter qu'ayant été élevé dans la vénération de ce père qu'il n'a jamais connu, il se range ici tout naturellement de son côté : avant de parler à sa mère de son mari (v. 101), il a commencé par dire « mon père » (v. 96).

Oui, vraiment, un jeune homme sympathique, mais qui ne comprend rien à une situation qui le dépasse. C'est pourquoi sa mère, la **sage** Pénélope (v. 104), ne se formalise pas et va répondre avec autant de sincérité que de douceur : c'est son fils, il a le droit de savoir, on va donc lui expliquer — mais jusqu'à un certain point seulement.

Pénélope « Mon enfant. » Le mot grec, dérivé d'un verbe « engendrer » qui ne se dit généralement que de la femme, comporte un lien à la fois charnel et affectif que n'aurait pas le banal « mon fils ». ⁶ Pénélope parle d'ailleurs toujours de Télémaque, comme il est naturel, avec une grande tendresse. Ainsi au chant IV, lorsqu'elle apprend qu'il est parti à la recherche de son père sans l'avoir prévenue, elle se meurt d'inquiétude pour celui qu'elle appelle par deux fois « mon enfant bien-aimé ». (4, 727 et 817) ⁷

⁶ Si l'on ose une deuxième fois renvoyer à saint Luc, on se souviendra que c'est aussi le premier mot de Marie à Jésus quand elle le retrouve au temple : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? » (Lc 2, 48)

⁷ « Bien-aimé » ; en grec, *agapêtos*. On ne peut pas ne pas songer encore à l'évangile : c'est le mot qu'emploie le Père à l'adresse de Jésus, tant au baptême (Mt 3, 17) qu'à la transfiguration (Mt 17, 5) et que l'on retrouve encore dans la parabole des vigneronniers homicides, toujours dans le même sens. — Chez Homère, Victor Bérard traduit très bien par « le fils de mon amour ».

« Mon cœur est saisi de stupeur. » Pénélope est comme paralysée. Elle redoute avant tout d'être déçue encore une fois. Car les porteurs de fausses nouvelles ne lui ont pas manqué, et le poète a pris soin de nous prévenir qu'elle ne peut plus croire personne : « Nul porteur de nouvelles ne saurait persuader sa femme », explique le porcher Eumée (14, 122-123), tant il est déjà venu d'aventuriers pour abuser de sa douleur et de ses espérances : « Quiconque, ayant couru les mers, arrive au pays d'Ithaque, s'en va trouver ma maîtresse et lui débite ses mensonges. Elle, de lui faire bonne chère, de le choyer, de le questionner sur tout ; et puis, dans sa douleur, les larmes lui coulent des yeux. » (14, 126-129)

Il faut s'en souvenir pour comprendre Pénélope, sa manière de se tenir à distance, son immobilité, son silence. Pourtant elle est troublée quand même par ce qui vient de se passer, entre autres choses le massacre des prétendants, mais trop d'expériences décevantes l'empêchent de prendre la moindre initiative ; son âme est comme en suspens : « Je ne peux pas dire un mot, ni l'interroger, ni le regarder au visage. » (vv. 106-7)⁸

« Si vraiment c'est Ulysse qui revient à la maison, tous deux nous nous reconnâtrons l'un l'autre, et c'est mieux. » Télémaque a reçu les explications auxquelles il avait droit. Le reste ne le regarde plus. Un couple, quel qu'il soit, a ses secrets, des signes de reconnaissance « qui sont cachés aux autres ». Il existe, pense avec raison Pénélope, il existe entre mari et femme des secrets qui n'appartiennent à personne, même pas aux enfants, fussent-ils déjà de grands enfants. Et voilà Télémaque remis à sa place, avec délicatesse, mais très nettement.

Le poète note alors en terminant qu'Ulysse, trop fin pour ne pas apprécier et reconnaître à ces mots la sagesse de Pénélope, sourit. Un sourire bien inattendu mais qui, une fois de plus, s'impose avec l'évidence de la vérité la plus simple. Puis Ulysse se hâte (v. 112) d'adresser la parole à son fils pour prévenir une réplique de sa part : tout a été dit, insister serait une faute de goût.

⁸ Un jour que je commentais ce texte en classe, soulignant quelle admirable trouvaille me semblait être l'attitude prêtée ici par Homère à Pénélope, une élève m'avait interrompu : « Mais elle ne pouvait rien faire d'autre ! » On ne saurait mieux dire. Il en va de même dans tous les plus beaux passages de l'Odyssée : ce qu'on n'aurait sans doute pas trouvé soi-même apparaît d'un coup comme étant la seule vérité possible.

Il en serait de même en ce qui nous concerne. Qu'on me permette de terminer en citant la remarque si pertinente d'un des derniers exégètes d'Homère. La voici dans sa langue originale : « Homer sucht nicht den Effekt... ; er lässt sehen und erkennen. Und was er sehen und erkennen lässt, es ist das Wahre. »⁹

Es ist das Wahre : les pages qui précèdent ne voulaient pas montrer autre chose. Au-delà de ce que l'on peut trouver dans l'Odyssée de sentimental et de moralisant, il y a l'instinct infallible de ce qui est vrai — et cela n'est pas à la portée de tous les écrivains.

Joseph Vogel

⁹ Schadewaldt, *Von Homers Welt und Werken* (Stuttgart, 1965) cité par J. Pigeaud, *Le bouclier d'Achille*, in *Revue des Etudes Grecques*, tome CI, janvier-juin 1988, p. 55.